

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1<sup>er</sup> juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[12. Val-Richer, Mercredi 26 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 12. Val-Richer, Mercredi 26 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

### Les mots clés

[Ambition politique](#), [Autoportrait](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants**

Ce document *est une réponse à* :

[12. Stafford House, Vendredi 21 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

**Collection 1837 (7 - 16 août)**

[23. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

*est une réponse à ce document*

[24. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

*est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1837-07-26

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN  
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Et moi aussi je respire. Quel horrible cauchemar ! Et si long !

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),  
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,  
n° 35/52-55

## Information générales

Langue Français

Cote

- 65-66, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/225-233

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N° 12 Mercredi 26, 2 heures

Et moi aussi je respire. Quel horrible cauchemar ! et si long ! Depuis deux jours je n'y tenais plus. Dearest, every day dearer Princess, vous avez cependant trouvé le secret de mêler à une peine déchirante une joie ineffable. Ah ne regrettez pas l'abandon de vos sentiments, de vos paroles : j'en ai reçu un bonheur incompréhensible pour moi même au milieu de mon angoisse, et pourtant si réel, si puissant ! Ma raison, ma justice me le reprochaient, mais sans le détruire. Encore une fois, il faut me le pardonner. Vous le savez ; à un seul sentiment l'égoïsme est permis ; mais il lui est bien permis, car c'est le seul où le cœur, la personne, l'être tout entier se donnent vraiment et sans réserve, et avec plein droit par conséquent de tout accepter, de tout attendre. Oui, j'ai plein droit d'être égoïste avec vous. Je ne crains pas de trop recevoir. Je ne compte pas, je ne mesure pas. Donnez, donnez-moi; je m'acquitterai. Mais ce que je vous demande aujourd'hui, ce que je vous conjure de m'envoyer par tous les courriers, c'est la certitude que votre santé n'est pas trop atteinte, que le repos du corps vous revient avec celui du cœur. Là est la préoccupation, la cruelle préoccupation qui me reste.

Déjà, quand j'étais près de vous, j'ai si souvent tremblé en vous voyant, si aisément et si profondément ébranlée en voyant à la moindre émotion un peu vive, même douce, vos nobles traits, toute votre personne près de tomber dans ce frémissement qui fait mal, même quand la joie le cause et dont on ne sait même bientôt plus, quand il vous envahit, s'il vient de la joie ou de la douleur ! Vous ne savez pas quelles inquiétudes vous m'avez déjà causées, quels regards de minutieuse et infatigable inquisition j'ai cent fois porté sur votre physionomie, sur votre maintien, sur votre démarche, pour y découvrir la moindre trace de la moindre altération de la moindre souffrance. Et que faire de telles craintes dans l'absence, quand on ne peut s'assurer à chaque instant, de leur erreur, de leurs limites du moins ?

Vous me connaîtrez un jour, Madame ; vous savez un jour quelles agitations, quelles faiblesses infinies se cachent dans mon cœur, quand une affection vraie le possède, et emploient, à leur triste service dès que l'occasion s'en présente, tout ce que je puis avoir d'imagination, d'esprit d'énergie. Épargnez moi des troubles intérieurs qui atteignent le bonheur le plus grand et lassent le plus ferme courage.

Veillez sur vous, soignez-vous ; rapportez moi ce teint reposé, ces bras que vous m'avez promis ? Vous aurez des lettres, vous en aurez souvent, exactement. Il est impossible que la cruelle épreuve, par laquelle nous avons passé l'un et l'autre se renouvelle. Je suis enclin à croire qu'elle n'a eu que des causes matérielles, des méprises d'adresse, des ignorances de notre part quant aux arrangements de la poste ; peut-être des combinaisons trop variées et trop savantes. Certainement nous y pourvoirons. Vérifiez, je vous prie, ce que je vous ai dit ce matin sur les numéros de mes lettres. Vous avez eu le N°4. Le N°5 était le petit billet non numéroté, écrit le Dimanche 9. Et quant au retard du N°6, j'en entrevois la raison dans la route particulière qu'il a suivie, si je ne me trompe. Votre prochaine lettre me dira j'espère, qu'il vous est arrivé. Votre N°11 n'était que le n°10. Il commence le mardi 18 à midi, et votre N°9 finissait le mardi au moment de l'arrivée du postman. Votre N°12 que j'ai reçu ce matin, n'est donc que le N°11. J'entre dans ce détail pour qu'il n'y ait point d'erreur entre nous.

Jeudi 10 heure

Je n'ai pas de lettre ce matin. Je n'en espérais pas n'importe ; je suis désappointé. Quelle insatiable avidité que celle de notre âme ! Dès qu'elle entrevoit le bonheur elle s'y précipite, elle s'y attache ; elle le veut tout entier à tout moment. A demain mon âme. Je suis charmé de votre conversation avec le comte Orloff. Vous ferez ce que vous voulez. J'attends à présent. vos projets en raison des mouvements de M. de Lieven. Toujours attendre ! Je voudrais connaître au moins tous les gens à qui vous parlez, de qui vous me parlez. Les noms qui m'arrivent par vous qui sont importants pour vous, et qui ne me représentent ni une figure, ni une voix, ni un caractère cela me déplaît. C'est du vague, de l'obscur, de l'étranger. Je n'en puis souffrir en ce qui vous touche. Ah, notre misère ! Que de choses dont nous disons. Je ne puis les souffrir et qu'il faut souffrir pourtant, et que nous souffrons en effet.

2 heures

La proclamation du roi de Hanovre, fera du mal partout. Les conservateurs sont intéressés partout à la bonne conduite du pouvoir. Ceci est vraiment un acte de folie. Je serais bien fâché que les élections anglaises s'en ressentissent profondément. Quant à nous malgré les apparences je doute toujours que nous ayons des élections. Le mieux informé de mes amis m'écrit que jusqu'ici le Roi, qui en décidera seul, y a à peine songé, qu'on se traînera probablement jusqu'au mois de Novembre avec des velléités sans résultat, et qu'alors, quand le vent des Chambres commencera à souffler, s'il secoue un peu fort le roseau ministériel, le Roi préférera un remaniement du Cabinet à une dissolution.

Je ne pense guère à tout cela ; d'abord, parce que je pense à autre chose, ensuite, parce que rien ne me déplaît tant que de penser à vide, et quand il n'y a rien à faire. La bavardage vain est la maladie de notre temps et de notre forme de gouvernement. L'esprit s'y hébète et la volonté s'y énerve. Vienne le moment d'agir ; je penserai alors. Jusque là, je veux jouir de ma liberté et n'appartenir qu'à moi-même, pour me donner à mon choix. Mais quand ce choix est fait on ne s'en dédit plus. C'est ce que dit Pompée à Sertorin dans les beaux vers, de Corneille. Je suis de l'avis de Pompée. Adieu dearest Princess. Pour la première fois depuis bien des jours, je vous ai écrit la cœur un peu à l'aise. Mais cette aise a encore besoin de confirmation. G.

Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans les bruits de journaux sur l'état grave de M de Talleyrand. Je vais écrire à la duchesse de Dino. Vous pensez bien que je n'ai par remis votre lettre à Mad. de Meulan.)

Vendredi, 10 h. Je n'ai pas de lettre ce matin. J'en attendais pourtant. Jusqu'à ce que je sois pleinement rassuré sur votre santé, je n'aurai aucun repos.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 12. Val-Richer, Mercredi 26 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-07-26.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 27/09/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/896>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur65-66

Date précise de la lettreMercredi 26 juillet 1837

Heure2 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationLondres (Angleterre)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

N° 27

Et moi aussi je respire. Quel horrible  
 couchon ! ce si long ! Depuis deux jours je n'y  
 tennis plus. Devenez, every day devenus Princes, vous  
 avez cependant tenu le secret de miter, à une peine  
 déshicante, une joie ineffable. Ah, ne regrettez pas  
 l'abandon de vos sentiments, de vos paroles ; j'en ai recue  
 un bonheur incompréhensible pour moi-même au milieu  
 de mon angoisse, et pourtant si réel, si puissant ! Ma  
 raison, ma justice me le reprochaient, mais dans le  
 détresse. Encore une fois, il faut me le pardonner.  
 Vous le savez ; à un seul sentiment l'égoïsme est  
 permis ; mais il lui est bien permis, car c'est le seul à  
 le cœur, la personne, l'être tout entier de donner  
 vraiment, et sans réserve, et avec plein droit par  
 conséquent de tout accepter, de tout attendre. Bien, j'ai  
 plein droit d'être égoïste avec vous. Je ne crains pas  
 de trop recevoir. Je ne compte pas, je ne mesure pas.  
 Donnez, donnez-moi ; je mériterais. Mais ce que  
 je vous demande aujourd'hui, ce que je vous conjure  
 de m'écrire par tous les courriers, c'est la certitude  
 que votre santé n'est pas trop atteinte, que le repos  
 du corps vous revient avec celui du cœur. Là est  
 la préoccupation, la seule préoccupation qui me

verte. Déjà, quand j'étais près de vous, j'ai si souvent  
tremblé en vous voyant si aisément et si profondément  
ébranlé, en voyant, à la moindre émotion un peu  
vive, même douce, vos nobles traits, toute votre  
personne prêt à tomber dans le frémissement qui  
fait mal, même quand la joie le cause, et dont  
on ne s'est même bientôt fatigué, quand il vous  
envahit, s'il vient de la joie ou de la douleur?  
Vous ne savez pas quelle inquiétude, vous m'avez  
déjà causée, quels regards de minutieux et  
impatiables investigations j'ai tant fois portés sur  
votre physionomie, sur votre maintien, sur votre  
démarche, pour y découvrir la moindre trace de  
la moindre altération, de la moindre souffrance.  
Et que faire de telle crainte dans l'absence, quand  
on ne peut s'assurer, à chaque instant, de leurs  
excès, de leurs limites du moins? Vous me  
connoîtrez un jour, Madame; vous aurez un jour  
quelle agitation, quelle faiblesse infinie se  
cachent dans mon cœur, quand une affection vraie  
le possède, et employant, à leur triste service, de  
qui l'occasion s'en présente, tout ce que je puis  
avoir d'imagination, d'esprit, d'énergie. Excusez  
moi ce trouble intérieur qui altère le  
bonheur le plus grand et lasser le plus ferme  
courage. Veillez sur vous, soignez-vous, rappelez-

moi ce sentiment  
Vous avez des  
Il est impassible  
deux ans, par  
suis enclin à  
matérielle, des  
votre pays que  
prouvé. Tu des  
savantes. Les  
Vérifier, je ve  
sur les hermites  
Le n° 5 était  
Dimanche 9.  
entrevue la ve  
à l'indie, si je  
lettre me dirai  
Votre n°  
le mardi 18, à  
même mardi,  
Votre n° 12, que  
le n° 11. De  
peut d'erreur  
J. n'ai pas de  
d'importance; je  
avoué que celle  
le bonheur, elle

J'ai le souvenir  
et de profondément  
à vous  
la douleur  
vous m'avez  
me et  
poches sur  
me, sur votre  
ce beau de  
souffrance  
librairie, quand  
et de leur  
vous me  
auriez un jour  
l'année de  
affection, vraie  
à service, de  
que je puis  
Quarçay  
est le  
les femmes  
vous, rapporter

mei ce tout repos, ce bras que vous m'avez prouvé.  
Vous avez des lettres, vous en aurez souvent, exactement.  
Il est impossible que la cruelle épreuve, par laquelle  
vous avez passé l'un et l'autre de renouvellement, de  
suis voulu à croire quelle n'a eu que des causes  
matérielle, des méprises, d'adresse, de ignorance, de  
notre part quant aux arrangements de la poste,  
peut-être de combinaison trop variées et trop  
diverses. Certainement vous y penserez.  
Réferez, je vous prie, à ce que je vous ai dit ce matin  
sur les numéros de mes lettres. Vous avez eu le n° 4.  
Le n° 5 était le petit billet non numéroté, d'envi le  
dimanche 9. Et quant au retard du n° 6, j'en  
entrevois la raison dans la route particulière qui  
a suivie, si je ne me trompe. Votre prochaine  
lettre me dira, j'espère, quel vous est arrivé.  
Votre n° 11 n'était que le n° 10. Il commence  
le mardi 18, à midi, et votre n° 9 finissait le  
même mardi, au moment de l'arrivée du postman.  
Votre n° 12 que j'ai reçu ce matin, vient donc que  
le n° 11. Entre deux il n'y a point d'erreur, il n'y a  
point d'erreur entre nous.

Je suis - to hunc.

Je n'ai pas de lettre ce matin. Je n'en espérais pas.  
D'importance, je suis désappointée. Quelle insatiable  
avidité que celle de notre ame! Et quelle entrevoit  
le bonheur, elle s'y précipite, elle s'y attache, elle le

72.27

Vous tout entier, à tout moment. À demain, mon ami.  
 Je suis charmé de votre conversation avec le tante  
 Oloff. Vous ferez ce que vous voudrez. Attendez à présent  
 vos projets en raison de, mouvement, de M. de Lieven  
 (toujours attendre ! Je voudrais connaître au moins tous  
 les gens à qui vous parlez, et qui vous me parlez.  
 Le nom qui m'arrive par vous, qui sont importants  
 pour vous, et qui ne me représentent ni une figure,  
 ni une voix, ni un caractère, cela me déplaît. C'est  
 du vague, de l'abstrus, de l'étranger. Je n'en puis  
 souffrir en ce qui vous touche. Ah, notre misère !  
 Que de choses nous dit-on - Je ne puis le souffrir  
 et qui font souffrir pourtant, et que nous souffrons  
 en effet !

2 heures

La proclamation du Roi de honneur, fera du mal  
 partout. Les conventions sont intérieurement partant à  
 la bonne conduite du pouvoir. Ici est vraiment un  
 acte de folie. Je serais bien fâché que les élections  
 anglaises s'en ressentissent profondément. Quant  
 à nous, malgré les apparences, je doute toujours  
 que nous ayions des élections. Le ministère de  
 mes amis méritent que jusqu'ici le Roi, qui en est le  
 seul, y a à peine songé, qu'on se laissera  
 probablement jusqu'en mai de novembre avec les  
 velle: le sans résultat, et qu'après, quand le vent  
 de la Chambre commença à souffler, l'É. Secane en

lancémas ! Ce  
 tenu plus. De  
 avec cependant  
 déchirante, une  
 l'abandon de vob  
 un bonhomme incu  
 de mon ange. De  
 raison, ma just  
 détruire. Encore  
 Vous le savez ; a  
 permis ; mais il  
 le cœur, la per  
 vraiment, et l'au  
 conséquent de le  
 plein droit d'êt  
 de trop recevoir.  
 Donnez, donnez  
 je vous demande  
 de m'écrire pa  
 que votre santé  
 du corps vous n  
 la préoccupation



peu fort le royaume ministériel, le Roi préfère un  
 remaniement du cabinet à une dissolution. Je ne  
 puis qu'en dire à tout cela; d'abord, parce que je pense  
 à autre chose; ensuite, parce que rien ne me réplait  
 tant que de penser à vide, si quand il n'y a rien  
 à faire. La bavardage, est la maladie de notre temps,  
 et de notre forme de gouvernement. L'esprit s'y  
 hébète et la volonté s'y énerve. Viens le moment  
 d'agir; je penserai alors. Jusqu'à là, je veux jouir  
 de ma liberté, et n'appartenir qu'à moi-même pour  
 me donner à mon choix.

Mais quand ce choix est fait on ne s'en dit plus.  
 C'est ce que dit Pompée à Sertorius dans le beau vers  
 de Corneille. Je suis de l'avis de Pompée.

Adieu de chez Prévost. Pour la première fois  
 depuis bien de jours je vous ai écrit la cœur un peu  
 à l'aise. Mais cette aise a encore besoin de  
 confirmation.

Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans les bruits de  
 journaux sur l'état grave de M<sup>r</sup> de Talleyrand.  
 Je vais écrire à la Duchesse de Dino.

(Vous pensez bien que je n'ai pas remis votre  
 lettre à M<sup>l</sup> de Montan.)

Vendredi 10 h.

Je n'ai pas de lettre ce matin. Oh, attendez pourtant.  
 Jusqu'à ce que je sois pleinement rassuré sur votre santé,  
 je n'aurai aucun repos.